
Les géographies des sexualités et la géographie française peuvent-elles faire bon ménage ?

Une revue critique des géographies des sexualités anglophones

French geography and geographies of sexualities: how do they match? A critical review of the Anglo-American geographies of sexualities

Karine Duplan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2087>

DOI : 10.4000/gc.2087

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 117-138

ISBN : 978-2-336-00471-6

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Karine Duplan, « Les géographies des sexualités et la géographie française peuvent-elles faire bon ménage ? », *Géographie et cultures* [En ligne], 83 | 2012, mis en ligne le 19 avril 2013, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.2087>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Les géographies des sexualités et la géographie française peuvent-elles faire bon ménage ?

Une revue critique des géographies des sexualités anglophones

French geography and geographies of sexualities: how do they match? A critical review of the Anglo-American geographies of sexualities

Karine Duplan

- 1 Les géographies des sexualités de langue anglaise se sont avantageusement développées au cours des deux dernières décennies (Bell et Valentine, 1999). Cet intérêt pour le rapport à l'espace de la sexualité ne constitue pas l'apanage de la discipline et l'on observe, sous influence de la mouvance postmoderne, un certain engouement pour le « fait spatial » dans l'ensemble des sciences sociales. L'espace, loin d'être le contenant d'un ordre statique, est envisagé comme un produit social façonné par les individus s'y mouvant, selon un jeu complexe de relations (Hubbard, 2001). Il est à la fois support et enjeu des rapports sociaux. À l'échelle de l'espace domestique comme à celle du quartier, de la ville ou encore de l'espace mondialisé, les normes sociales et culturelles de sexe et de genre prennent part à sa production. Ces géographies des sexualités ne s'attachent pas à la seule définition d'un nouveau thème de recherche, à savoir la dimension spatiale de la sexualité. Elles s'intéressent à la façon de « faire géographie », aux concepts, démarches et méthodologies utilisés au sein de la discipline et souhaitent contribuer à la redéfinition des pratiques et au renouvellement de la pensée géographique et du changement social. Elles reflètent ainsi les questionnements et positionnements théoriques et épistémologiques à l'œuvre dans le champ de la géographie actuelle. Néanmoins, en dépit de tout l'intérêt de ces travaux, tant pour la discipline qu'au-delà, ceux-ci sont longtemps tenus à distance de la géographie française.
- 2 La géographie du genre et des sexualités apparaît en France au tournant des années 2000 (Grésillon, 2000 ; Redoutey, 2002). L'essor de ce nouvel objet de recherche en

géographie s'effectue principalement sous influence des différentes sciences sociales traitant des questions de sexualité et plus particulièrement d'homosexualité (Eribon, 1999 ; Fassin, 1998). D'un intérêt initial pour le genre, manifeste au travers de la publication d'éditions thématiques portées par des revues scientifiques (Barthe et Hancock, 2005 ; Creton, 2004), ces recherches géographiques s'orientent peu à peu vers les sexualités, de façon quasi exclusive les homosexualités, principalement gaies (Blidon, 2007 et 2008 ; Jaurand, 2005 ; Leroy 2005 ; Cattan et Clerval, 2011). L'émergence à la fois tardive et timide de ces thèmes de recherche tout comme les difficultés d'ancrage au sein de la discipline peuvent être interrogées, en lien avec la faible mobilisation par la géographie française des riches apports des géographies anglophones en la matière.

- 3 Ce texte présente un état des lieux des géographies des sexualités de langue anglaise. Il souhaite avant tout être utile à ceux.celles qui approchent ce champ pour la première fois, en dégagant des lignes de force tout en informant sur les contenus de travaux phares. Il a également pour projet d'initier une réflexion critique quant aux différents positionnements théoriques développés, de façon à permettre à la géographie francophone de mieux s'en emparer. Cette contribution s'appuie sur une revue de littérature effectuée au commencement de ma thèse de doctorat dans le but de mieux cerner le champ au sein duquel s'inscrivait ma problématique de recherche¹. Elle mobilise un corpus de textes scientifiques² de langue anglaise³ traitant des questions de sexualité en rapport à l'espace, la sexualité étant entendue de façon heuristique comme système de conceptualisation entourant les pratiques sexuelles, et non seulement au sens de pratiques sexuelles (Domosh, 1999). Elle vise à rendre compte des évolutions et de la progressive constitution des géographies des sexualités anglophones et met l'accent sur la multiplicité des influences depuis le « tournant culturel », comme autant de savoirs concomitants ayant contribué à la construction de ce champ.

Sexe, ville et capital ou la géographie de l'homonormativité

- 4 Les premiers travaux de géographes s'intéressant aux questions de sexualité en rapport à l'espace se développent dans le sillage des études gaies⁴ et lesbiennes aux États-Unis et sont étroitement liés à l'émergence des revendications des droits de ces communautés. Ils sont portés au sein de l'académie par un petit nombre de géographes actifs dans les milieux militants.

Gentrification urbaine et visibilité gaie dans la ville

- 5 L'étude pionnière menée par Castells (1983) sur le quartier de Castro à San Francisco, tout comme celle de Lauria et Knopp (1985), porte sur le rôle des gays dans le renouveau des centres urbains de villes nord-américaines. Ces études s'attèlent à cartographier le développement des quartiers commerciaux et résidentiels gais les plus visibles. Castells affirme que gays et lesbiennes ne se comporteraient pas de manière identique au sein de la ville en raison d'une différence de genre qui renverrait les lesbiennes à leur catégorie de « femme ». Il privilégie l'analyse des hommes homosexuels en tant qu'acteurs du renouveau urbain et défend l'idée que gays et lesbiennes vivraient non seulement dans des espaces distincts les uns des autres, mais

surtout séparés de la société hétérosexuelle, accentuant la construction de l'espace selon une vision frontalement binaire. À la différence des études socioanthropologiques qui s'intéressent à une construction sociale de la sexualité (Rubin 2010 [1984]), ces recherches géographiques, mobilisent des données statistiques, construisent des indicateurs et demeurent ancrées dans une tradition positiviste. Elles posent les bases d'une géographie des sexualités qui attire l'attention sur le rapport à l'espace comme composante essentielle de la constitution identitaire gaie et sur le rôle joué par les gays dans la gentrification des métropoles.

- 6 L'objet de ces travaux qui se situent dans le champ des études urbaines est bien la ville, en tant que construit capitaliste, et ses dynamiques spatiales. Les études menées par Knopp (1992 et 1995), influencées notamment par les approches marxistes, mettent l'accent sur les relations entre sexualité et aspects de l'urbanisation contemporaine occidentale au travers des dynamiques spatiales du capitalisme. Elles mettent au jour la base hétérosexuelle et hétérosexiste de la construction de la ville capitaliste et les identités de genre hégémoniques qu'elle suppose et véhicule tout à la fois. Ces travaux résonnent avec les analyses féministes qui lient capitalisme et patriarcat et traitent de l'oppression sexiste de la ville (Bondi, 1992) ou encore de la construction hétérosexuelle de l'État-nation, dénonçant ainsi l'invisibilisation et la normalisation de l'hétérosexualité (Nast, 1998).

Politiques identitaires et citoyenneté homosexuelle

- 7 De cet intérêt pour les relations entre sexualités et capitalisme émergent un ensemble de réflexions autour de l'idée de citoyenneté sexuelle et de la place de l'homosexualité comme marqueur de différence et fondation essentielle des « minorités » homosexuelles. Pour les Britanniques Bell et Binnie, la citoyenneté est inséparable de l'identité et la sexualité centrale à l'identité. Ces auteurs définissent la citoyenneté en tant que reconnaissance sociale et politique garantie à ceux dont le comportement est en accord avec les valeurs morales qui sous-tendent la construction de l'État-nation. Ils avancent ainsi l'idée que les homosexuels sont exclus du récit de la Nation du fait de leur sexualité et défendent une revendication des droits citoyens et une reterritorialisation de la ville par ses marges : « Les espaces de la ville utilisés pour marginaliser les dissidents sexuels peuvent être appropriés ou "reterritorialisés" par ces mêmes dissidents de façon à ancrer leurs revendications à la citoyenneté »⁵ (Bell et Binnie, 2000, p. 60).
- 8 La politisation des identités gaies et lesbiennes s'inscrit dans un contexte de contestation des discriminations homophobes qui s'exercent à l'encontre des minorités sexuelles. Elle s'appuie sur les concepts de justice spatiale et de droit à la ville issus de la géographie radicale et ouvre la voie à des revendications militantes pour l'accès à la citoyenneté, localisées au sein de l'espace urbain. Le développement de ces quartiers gais doit également être envisagé de concert avec la gouvernance urbaine et les politiques de la ville. Le « village gai » peut ainsi être analysé en tant qu'élaboration d'un refuge communautaire pour ces individus à la citoyenneté tronquée, ou citoyenneté de deuxième classe, dont les identités et comportements sexuels dissidents ne sont pas les bienvenus dans de nombreux lieux, ou en sont exclus (Hubbard, 2001). Il représente également un idéal d'émancipation sociale, de liberté, voire de reconquête territoriale face aux espaces de discrimination. Tout comme les marches des fiertés et

autres *gays prides*, ces quartiers gais contribuent à ouvrir une brèche dans les espaces empreints d'hétéronormativité⁶. Les politiques sexuelles sont donc pensées en lien avec ces espaces de concentration communautaire qui soutiennent l'affirmation des expressions de soi et s'érigent comme espaces de transgression. En s'intéressant essentiellement à l'espace urbain, ces travaux reflètent une certaine obsession de la discipline pour la ville qui, perçue comme sexy et glamour, tend à entrer de façon essentialisée dans la composition de l'identité homosexuelle.

Homonormativité et mondialisation

- 9 L'étude des manifestations spatiales des communautés gaies dans la ville se tourne ensuite vers les migrations et les circulations des populations homosexuelles dans le monde. Bell et Binnie (2004) avancent l'idée que gays et lesbiennes, afin d'aller à l'encontre de leur exclusion partielle ou conjoncturelle des espaces publics, développent un accès aux droits citoyens basés sur les pratiques de consommation. La production et la consommation d'espaces gais en tant qu'espaces commerciaux et touristiques à l'échelle mondiale, avec l'exportation du modèle occidental du village gai, sont alors interrogées en lien avec l'émergence d'une citoyenneté sexuelle mondiale. Cette nouvelle forme de citoyenneté urbaine, doublement définie par ses pratiques de consommation et de cosmopolitisme, influence certaines sexualités de façon normalisatrice. Ces espaces d'émancipation sociale vont, au-delà de leur projet, faire l'objet d'une récupération en tant que vitrine de promotion commerciale des villes touristiques et vitrine de tolérance des politiques nationales, prolongeant la marchandisation des identités sexuelles à travers le monde (Jonhston et Longhurst, 2010).
- 10 Cette « nouvelle homonormativité »⁷ s'aligne sur les revendications citoyennes définies par l'idéologie hétéronormative. Elle s'appuie sur le rejet d'un Autre dont la figure varie en fonction des contextes politiques, historiques et culturels et contribue à l'essor de mouvements homonationalistes, au sein desquels la figure de l'étranger devient celle du nouveau déviant sexuel à combattre et à civiliser, dans le but de sauvegarder la pureté de la Nation (Puar, 2012). Ainsi, ces individus sexuellement non conformes, ces *sexual others*, longtemps indésirables, deviennent convoités par les villes mondiales en quête de flux touristiques : « Alors qu'elles cherchaient à se distinguer, les villes sont en fait devenues semblables ; cela ne peut néanmoins en être autrement, car ne pas avoir ces caractéristiques reviendrait à se mettre hors-jeu »⁸ (Bell et Binnie, 2004, p. 1814). La ville s'érige en tant que symbole dont le cosmopolitisme, ethnique et sexuel, sert d'image de marque et d'indicateur touristique à l'échelle mondiale.
- 11 Ces espaces de consommation gais demeurent définis par des frontières excluantes, notamment en matière de race et de genre, comme le développe Nast (2002) dans son analyse liant les pratiques touristiques des gays blancs de classe moyenne à la domination patriarcale. Ils agissent davantage sur le plan des représentations que des sexualités, selon un système dont le fondement réside dans un désir de conformité aux normes édictées par la société et où « la représentation du sexe... prend la place du sexe même » (Lefèbvre, 1984, p. 309), dans la lignée de l'espace abstrait du capitalisme.

Géographies de femmes : l'affirmation des géographies féministes et lesbiennes

- 12 Une géographie féministe se développe en parallèle de ces études gaies et lesbiennes dont les femmes sont cruellement absentes. Elle est portée, des deux côtés de l'Atlantique et du Pacifique, exclusivement par des femmes. Elle évolue parallèlement au féminisme majoritaire et suit une logique de militantisme au sein de l'académie.

De la géographie des femmes à la géographie du genre

- 13 Cette géographie fortement empreinte de marxisme pense en termes de classes de sexe. L'espace y est défini comme un construit capitalo-patriarcal créant des espaces dichotomiques visant à assujettir les femmes. Dans son étude sur la division spatiale du travail au sein des usines londoniennes, Massey (1984) s'attache ainsi à démontrer les espaces de domination d'après le modèle patriarcal et met l'accent sur la question minoritaire dans son rapport à l'espace. En remettant en cause les logiques d'oppression générant ces inégalités ainsi que leur origine masculine, cette géographie engagée cherche à se démarquer des études libérales initiées par les géographes quantitativistes de l'analyse spatiale qui l'ont précédée. Parler de « femmes » devient alors subversif dans cette approche compensatoire et la dénomination des départements de *Women studies* qui se créent en Amérique du Nord doit s'entendre en ce sens. Cette géographie féministe rend visible la place et le rôle des femmes à la fois dans la société et dans l'académie, tout en cherchant à déstabiliser la construction des rapports de domination capitalo-patriarcale. Toutefois, en ignorant le rapport social qui unit les sexes et les espaces d'interrelation qui en découlent, elle contribue à une certaine réification des catégorisations et ainsi, au maintien de l'opposition des rapports hommes/femmes.
- 14 La diffusion croissante du concept de genre fait évoluer ce féminisme vers davantage de structuration et de visibilité institutionnelle, avec notamment la création de la revue *Gender, place and culture*, haut lieu de parole pour le féminisme en géographie. Le concept de genre propose une approche relationnelle basée sur la construction sociale des identités sexuelles. Scott (1986) le définit comme un concept opératoire, une catégorie d'analyse, à la différence du terme de femme qu'elle caractérise comme simple descriptif sans portée de changement paradigmatique. Le projet féministe de cette géographie du genre s'attache à expliciter les transcriptions spatiales des systèmes de relations hiérarchisées entre hommes et femmes et à montrer que « ... les espaces et les lieux, tant sociaux que matériels, ont été socialement construits de façon à refléter et à renforcer l'inégalité des rapports sociaux de sexe »⁹ (Dias et Blecha, 2007).

Genre, corps et sexualité au prisme de la spatialisation des rapports sociaux de sexe

- 15 La géographie du genre concentre en premier lieu son attention sur la spatialisation du genre dans la ville et la fabrique de l'urbain qui en résulte. En décrivant la séparation des sphères privées et publiques, de production et de reproduction, et donc les espaces d'hommes et les espaces de femmes, selon une logique binaire excluante, la géographie

du genre s'attache à dénoncer le sexisme de la ville capitaliste au sein des différents types d'espaces qui y sont produits (Bondi, 1992 ; Domosh, 1998 ; McDowell, 1995). Elle s'appuie sur un travail de déconstruction et de reformulation des dichotomies spatiales prises pour acquises au sein de la discipline et considérées comme genrées, dont elle remet en cause les conceptualisations mêmes. Cette vision permet d'envisager une nouvelle structure de l'occupation du territoire axée sur la fluidité des connexions du quotidien, ainsi que la reconnaissance d'espaces mixtes caractérisés par la complémentarité et l'expression des interrelations homme-femme.

- 16 L'approche déssexualisée et désincarnée du genre qu'elle mobilise est néanmoins soulignée (Domosh, 1999). Dans ses travaux sur la gentrification, le symbolisme urbain et la construction des espaces publics, Bondi (1998, citée par Domosh, 1999) mentionne l'impossibilité de séparer la construction des identités de genre de la sexualité, car « l'hétérosexualité est partie intégrante de la version normative de l'identité de genre »¹⁰. Elle prône ainsi une compréhension des dynamiques de l'hétérosexualité de façon à rendre visible la place de la femme dans la société et le rôle joué par la sexualité dans l'imprégnation des corps (Bondi, 1992 et 1993). Ces géographies féministes portent leur attention sur les relations de pouvoir entre genre et espace, qui opèrent par la domination des mouvements et circulations, mais aussi des corps des femmes, au travers de la coercition, de la peur et de la violence. En s'appuyant sur les théorisations de Lefèbvre quant à la perception et à l'expérience affective de l'espace, Valentine (1989 et 1993) met notamment en exergue l'oppression spatiale et corporelle des femmes par les normes de genre dans les espaces urbains. Les études menées par McDowell (1995) s'intéressent plus particulièrement aux lieux de travail en tant qu'espaces d'oppression et de reproduction de genre et aux pratiques disciplinaires du corps qui en résultent.
- 17 Au-delà de seules perspectives de recherche empirique portant sur la mise au jour de la construction des identités de genre et de leur rapport à l'espace, d'importantes réflexions sont avancées, en géographie comme dans l'ensemble des sciences sociales, sur la façon de faire science et de construire le savoir scientifique. Ces épistémologies du point de vue appellent à la production de savoirs dits situés, revendiqués comme partiels et partiels. Dans *Feminism and geography*, Rose interpelle les géographes quant à leur position et leur rôle dans la production du savoir. Pour elle, « la rationalité masculiniste est une forme de connaissance supposant un sujet connaissant qui croit pouvoir se détacher de son propre corps, de ses propres émotions, de ses propres valeurs, de ses propres expériences passées, etc. »¹¹ (Rose, 1993, p. 7). La géographe britannique appelle à la prise en compte de la réflexivité dans la relation qu'entretient le.la chercheur.e avec son objet d'étude (Rose, 1997). L'essor des *Men's studies* en Amérique du Nord s'inscrit dans ce contexte, car « ... les hommes ne sont pas la norme sans genre et les femmes l'Autre genre »¹² (Dias et Blecha, 2007, p. 3). L'ouvrage de Rose constitue également le lancement des travaux sur le corps en géographie, où l'espace du corps est ainsi pensé comme un véritable défi face au masculinisme désincarné de la discipline géographique. Le corps devient le point de départ de la revendication de savoirs matériellement et corporellement situés et construits. Cette thématique est brillamment investie par les géographes féministes de l'Université de Waikato, Nouvelle-Zélande, qui le définissent comme premier niveau d'expérience des autres dimensions de l'espace (Longhurst, 1995 et 1997 ; Johnston et Longhurst, 2010). Surface d'inscription des normes de sexe et de genre, le corps est envisagé comme site de

contestation et de résistance politique (Butler, 2005) visant à changer la nature hétéronormative de la production du savoir géographique. Cet appel à une géographie incarnée – *embodied geography* – ne prête néanmoins guère attention au rôle joué par la sexualité dans le processus de recherche et le corps dont il est question reste massivement asexualisé.

Les géographies lesbiennes et la mise au jour de la matrice sexe/genre

- 18 La géographie du genre s'attache à dénoncer le sexisme environnant. Elle présente une définition homogène de la femme, alignée sur la famille nucléaire hétérosexuelle, qui tend à une double invisibilisation des lesbiennes au sein de la discipline. Les géographies lesbiennes, entendues comme conçues par des lesbiennes et/ou ayant comme sujet de recherche les lesbiennes (Peace, 2001, dans Browne, 2007) prennent alors pour projet de contester : « ... l'hétéronormativité de beaucoup de géographies féministes et le masculinisme évident au sein des géographies des sexualités »¹³ (Browne, 2007).
- 19 Les lesbiennes apparaissent comme sujet d'étude par le biais de travaux contestant les affirmations développées par Castells sur leur « naturelle » invisibilité dans la ville. Adler et Brenner (1992) mettent au jour la concentration spatiale de zones résidentielles lesbiennes sous forme de réseaux parallèles et de localisations plus éphémères ainsi que leur contribution différentielle au processus de gentrification urbaine. Rothenberg (1995) mène, quant à elle, une démarche de qualification de la communauté lesbienne de Park Slope à Brooklyn qu'elle définit à partir d'Anderson en tant que « réalité à la fois imaginée et discursive ». Elle contribue à créer une faille importante dans le discours dominant de la géographie et de sa façon de rendre compte d'une réalité extérieure et supposément objective. De même, dans son enquête ethnographique sur le rapport à l'espace des lesbiennes à Montréal, Podmore (2001) montre que les communautés lesbiennes produisent et contrôlent elles aussi des espaces et des territoires spécifiques. Ces concentrations opèrent le plus souvent au sein de centres urbains où aucun groupe social ou régime de genre ne prédomine, ce qui facilite la construction de lieux d'identification et de réseaux sociaux lesbiens. L'un des apports majeurs de ces géographies exploratoires lesbiennes est d'interroger le point de vue de l'observateur. Elles ouvrent la voie à de nouvelles logiques d'appréhension de l'espace, à de nouvelles logiques de productions des espaces, plus informelles, moins territorialisées et moins visibles, aux localisations éphémères et mouvantes.
- 20 Ces géographies œuvrent d'une part contre l'hégémonie patriarcale en géographie des sexualités. Elles se penchent d'autre part sur la sexualisation et en particulier l'hétérosexualisation des espaces, qui participe de cette double oppression des lesbiennes dans l'espace public. Contraintes par la norme hégémonique, ces minorités de sexe et/ou de genre – ces « hors-la-loi du genre »¹⁴ (Namaste, 1996) – se voient dans l'obligation d'adopter des stratégies reposant souvent sur un « mode ontologique suspendu » (Butler, 2005), qui leur permettent d'échapper aux discriminations. Les géographies lesbiennes s'attèlent à un important travail de déconstruction de la norme sexuelle, particulièrement absent des courants précédemment évoqués. Elles prêtent attention, dans une démarche compréhensive, à la perception et à l'expérience des

espaces du quotidien et s'attachent à déconstruire les normes hétérosexuelles qui les imprègnent et génèrent des pratiques spatiales inégales : « La capacité à s'appropriier et à dominer des lieux et donc à en influencer l'usage qu'en font d'autres groupes n'est pas seulement produite par le genre ; l'hétérosexualité est également exprimée de façon puissante dans l'espace »¹⁵ (Valentine, 1993, p. 395).

L'émergence des géographies critiques en géographies des sexualités

- 21 La déconstruction de la norme hétérosexuelle se trouve au cœur du projet queer en géographie. Cette mouvance se fonde sur la théorie sociale du même nom et reste très liée à ses évolutions. Elle cherche, à travers la notion de performativité, à démontrer la construction sociale des identités et des pratiques de sexe et de sexualité, ouvrant la voie à une fluidité et une multiplicité des identités et des pratiques, au-delà des catégorisations binaires classiquement utilisées. Elle est par ailleurs étroitement liée au militantisme queer qui se pose en critique des politiques identitaires gaies et lesbiennes, en particulier de leur biais assimilationniste blanc classe moyenne, tout comme de celui des mouvances féministes. Le projet queer propose d'englober de façon inclusive un éventail diversifié de sexualités refusant la contrainte de l'hétérosexualité dominante. L'émergence de ces mouvements doit également être considérée en lien avec l'activisme politique de lutte contre le SIDA et notamment les mobilisations menées par des groupes radicaux tel que *Queer Nation*.

Le tournant performatif de la géographie queer

- 22 Si la théorie sociale queer puise ses origines dans les facultés de lettres¹⁶ des universités étatsuniennes, la géographie queer, en revanche, prend son essor côté britannique, en s'emparant de la performativité des identités sexuelles et de leurs modalités d'inscription dans les corps et les espaces. Dans le numéro de lancement de la revue *Gender, place and culture*, Bell et al. (1994) montrent comment l'espace urbain hétéronormé ne peut se réduire à l'hétérosexualité. Ils s'appuient sur les théories de Butler pour mettre en scène une lesbienne hyperféminine, en la figure de la *lipstick*, et un gay hypermasculin, en la figure du *skinhead*. Ces figures de genre paroxysmiques illustrent la façon dont les performances corporelles de genre ne sont finalement qu'imitations parodiques d'un modèle sans original et peuvent ainsi subvertir les préconceptions partagées des espaces du quotidien. Enfin, les auteur.e.s interrogent le fait que ces performances peuvent être lues de façons différentes en fonction des gens qui les observent et des lieux où elles sont produites. Ce thème de la performativité se retrouve également dans l'ouvrage de Bell et Valentine, *Mapping desire* (1995), présenté comme le premier ouvrage explorant la sexualité à partir de la perspective géographique. En s'appuyant sur la performativité et la fluidité des identités et des espaces, les auteur.e.s mettent l'accent sur la déconstruction des binarités qui nous servent à penser notre espace d'ordre. Les questionnements soulevés dans cet ouvrage, véritable pierre angulaire de ces premières réflexions queer, notamment en ce qui concerne la critique du concept d'identité, de son caractère totalisant et des politiques identitaires, demeurent toujours d'actualité.

- 23 Ce corpus de travaux est porté par des géographes essentiellement gais et lesbiennes, pour lequel.le.s les espaces et les lieux « sont produits comme reflétant l'hétérosexualité, l'hétérosexisme et l'hétéronormativité ambiants »¹⁷ (Bell et Valentine, 1995, p. 18). En définissant les espaces queer comme des espaces alternatifs de résistance et de transgression face à cette norme dominante, ces travaux tendent paradoxalement à renforcer l'opposition entre ces deux types d'espaces. Les études sur les sexualités dissidentes, tant par leurs approches que par leurs objets, amènent les géographes à réfléchir à de nouveaux modes de production des savoirs et à une lecture queer – au sens de Sedgwick (1990) – de la géographie des sexualités et de la géographie en tant que discipline. Comme le note Binnie et Valentine : « Nous avons, en tant que géographes, parcouru un long chemin depuis le « marquage de points sur des cartes », dans notre compréhension des façons multiples et fluides dont les « communautés » sexuelles sont imaginées, négociées et contestées »¹⁸ (Binnie et Valentine, 1999, p. 178).

L'analyse critique de la catégorisation des savoirs

- 24 L'incessante déconstruction des catégories de sexualités trouve rapidement ses limites, notamment du fait qu'elle semble ignorer les autres rapports d'oppression et de domination en présence. La théorie queer tend pour partie à s'ériger à son tour en une catégorie, un *label*, générant ses propres hiérarchies et exclusions. Le débat autour de l'article de Bell et al. (*op. cit.*) synthétise de façon éloquente les critiques qui seront émises à l'égard de ce que l'on nomme la première vague queer : sexisme, racisme, ethnocentrisme, orientation discursive et désincarnation (Kirby, 1995 ; Knopp, 1995 ; Probyn, 1995 ; Walker, 1995).
- 25 L'ancrage postmoderne qui sous-tendait cette première vague de géographie queer met en effet l'accent sur les formations textuelles et discursives des performativités au détriment des expériences individuelles du quotidien. En s'appuyant sur les approches et outils développés par les épistémologies féministes, de nouveaux travaux émergent, qui tentent, dans une perspective de géographie incarnée, de placer le corps et l'expérience corporelle au centre de la production des savoirs. L'essor des géographies trans, qui s'intéressent au rapport à l'espace des populations échappant aux catégorisations binaires de genre du fait de leur transgendérisme, s'entend dans cette lignée. Celles-ci interrogent l'articulation entre formations discursives et matérialité des expériences vécues et choisissent de donner la parole aux sujets minorisés. En effet, en célébrant la figure transgenre comme symbole ultime de la transgression, la théorie queer a largement ignoré les expériences quotidiennes de ces individu.e.s (Hines, 2010 ; Nash, 2010). Les études trans en géographie développent alors certaines méthodologies initiées par les courants féministes, telle que l'approche autoethnographique, mobilisée par Doan (2010) pour rendre compte de la tyrannie du genre que les personnes trans vivent au jour le jour. Cette orientation critique, qui s'inscrit dans l'idée d'un savoir partial et situé, souligne la désappropriation de la constitution des sujets eux-mêmes dans l'analyse discursive et valorise les expériences de vie individuelles. Elle met l'accent sur la question du désir et du sujet désirant et prône la « prise en compte des questions de sexualité dans la recherche en géographie »¹⁹ (Binnie, 1997). Enfin, elle ouvre au développement de nouvelles méthodologies favorisant le rôle des émotions dans le processus de construction de la recherche (Browne et Nash, 2010).

- 26 D'autre part, l'attention portée aux sexualités dissidentes dans la mise au jour de l'hétérosexualité hégémonique des espaces tend à réifier les espaces produits, confortant ainsi l'opposition entre *queer* et *straight*, au sens de dissident et d'hétéronormé. Néanmoins, le terme *queer is more than short-hand for LGBT* [« plus qu'un diminutif pour LGBT²⁰ »], il doit être envisagé comme désignant toute position sexuelle contestant non seulement l'hétéronormativité, mais aussi l'homonormativité (Browne, 2006, p. 886). En soulignant qu'il est « important de remettre en cause l'idée que les homosexualités sont toujours et partout "alternatives", tout comme il est important de remettre en cause la perception des hétérosexualités comme toujours et partout "dominantes" »²¹ (Oswin, 2008, p. 98), ces nouvelles approches lancent un appel à l'analyse de l'hétéronormativité même. La mise au jour des contours moraux de l'hétérosexualité et la déconstruction de sa norme hégémonique (Hubbard, 2000, 2001 et 2008), tout comme la récente étude ethnographique menée sur la production de la norme hétérosexuelle et de ses processus de surveillance au sein des clubs de Vancouver (Boyd, 2010), s'inscrivent dans cette perspective.
- 27 Enfin, cette deuxième vague de géographie queer remet en cause la primauté accordée jusqu'ici à la sexualité comme critère d'identification premier, au détriment des autres rapports de pouvoir en présence. Les géographes explorent alors la façon dont les espaces sont hiérarchiquement sexualisés, mais aussi racialisés, classés, au sens d'appartenance à une classe sociale, et la façon dont les différentes formes de hiérarchies sociales viennent conjointement structurer les catégories supposément unitaires de sexualité, telles gay ou lesbienne. Nast (2002) met ainsi au jour l'existence d'un patriarcat homosexuel pouvant opprimer des individus de sexe, genre, race et classe divers. De même, Bain et Nash (2006) dans leur étude autoethnographique d'un sauna lesbien à Toronto, montrent comment ce lieu, affiché comme lieu d'émancipation sexuelle, se dévoile en fait en tant qu'espace disciplinaire assurant le maintien de normes de genre et de classe. Enfin, le croisement de cette géographie queer avec les études culturelles et postcoloniales permet le développement de travaux prenant en considération l'imbrication des identifications racialisées avec celles de genre et de sexualité, dans une perspective intersectionnelle (Puar 2002). Là encore, de nouvelles méthodologies sont mobilisées, soutenant la positionnalité du.de la chercheur.e et le rôle joué par les émotions, afin de rendre compte de la consubstantialité des rapports de pouvoir.
- 28 L'ensemble de ces approches se définit en tant que perspective critique, « ... opérant au-delà des pouvoirs et contrôles régulant la normativité »²² (Browne, 2006). Ainsi, plutôt qu'un champ en tant que tel, les géographies des sexualités gagneraient à être pensées de façon intégrée aux mouvances critiques en géographie qui favorisent l'intersectionnalité, la transdisciplinarité et l'articulation entre approches discursives et matérielles. Au-delà d'un mode opératoire d'interrogation des identités, des pratiques et du soi, la théorie queer devient un véritable outil d'analyse critique de la construction et de la catégorisation des savoirs (Oswin, 2008). Il en reste que, malgré les efforts récents comme la création de la revue *ACME*, ces nouvelles approches critiques demeurent pour l'instant massivement liées aux études et recherches menées et publiées en langue anglaise.

Un tournant critique pour la géographie française ?

- 29 Ces géographies des sexualités, dans la diversité et la complexité de leurs différentes mouvances, manifestent une réflexion dynamique quant à l'étude de la dimension spatiale de la sexualité. Elles témoignent également de la façon dont la prise en compte d'un nouvel objet de recherche devient peu à peu enjeu de renouvellement disciplinaire. Les liens possibles entre ces géographies et les travaux en cours au sein de la géographie française méritent attention.
- 30 Les géographies culturelles et sociales françaises semblent s'être montrées moins perméables aux influences féministes et postmodernes dans lesquelles puisent ces géographies des sexualités. On pourrait expliquer cette difficulté de la géographie à se réinventer en mettant en avant le rôle joué par les valeurs de l'universalisme républicain sur lesquelles s'appuie la construction de l'identité française. Cet argument du clivage entre deux modèles de société, communautariste contre universaliste²³, ne peut néanmoins être adopté de façon univoque, car « l'intérêt pour les sexualités n'est donc ni le propre ni l'exclusivité des Anglo-Américains, il correspond à des moments de recherche et à des rapports de force entre paradigmes au sein de l'université » (Blidon, 2008, p. 177).
- 31 En effet, l'émergence de ces géographies des sexualités se fait dans le contexte du tournant culturel et sous influence de la *French theory*²⁴. Les écrits de Deleuze, Derrida, Foucault, entre autres, apparaissent comme majeurs dans la constitution de ce champ d'études outre-Atlantique. Ainsi, l'avancement des théories françaises à un moment donné de la production scientifique contribue bien à nourrir les réflexions en cours quant à la sexualité en Amérique du Nord (Rubin, 2010 [2002]). La revue des géographies des sexualités anglophones proposée dans cet article mentionne également la circulation transatlantique de ces idées (Fassin, 2009), voire transpacifique, au sein d'une même sphère linguistique. La question de la langue d'expression et de communication occupe une importance particulière en ce qu'elle soulève celle du transfert et de la transposition des concepts clés. De fait, nombre de concepts propres aux thématiques de sexualité demeurent utilisés dans la langue dans laquelle ils ont été forgés lorsqu'ils sont mobilisés dans un autre contexte linguistique – comme c'est le cas pour le terme *queer* – et les problématiques de significations, majeures pour ceux qui ne lisent pas dans le texte, s'inscrivent dans un temps plus long.
- 32 Les questions de différences de modèles de société classiquement évoquées pour expliquer le « retard » français dans l'appropriation de concepts et théories dont l'origine se trouve supposément ailleurs ne sont pas à négliger. Il me paraît important néanmoins de prêter attention à cette circulation de la production des savoirs. On peut alors considérer que ces géographies des sexualités anglophones ont, à la suite de leur « origine française », bénéficié d'applications pragmatiques côté américain en matière de rapport à l'espace urbain, qu'elles ont ensuite été nourries de différentes influences venant s'imbriquer de façon constructive dans une longue maturation les ayant transformées aujourd'hui, notamment du fait de leur ancrage dans les expériences du quotidien, en outils opérationnels, tant sur le plan politique que scientifique. La géographie française pourrait examiner ces géographies instruites dans des contextes divers, de façon à en intégrer les réflexions au contexte républicain « à la française ». Par ailleurs, l'introduction de la dimension spatiale de la sexualité élargirait

avantageusement le champ disciplinaire dans ses sous-développements, qu'il s'agisse des aspects sexuels relevant des communications, des transports, des mobilités, des échanges commerciaux, des études coloniales, des études migratoires, ou encore du tourisme, pour n'en citer que quelques-uns. Ayant déjà amorcé une ouverture et une réflexion transdisciplinaire, les géographes pourraient alors se saisir de ce champ en pleine effervescence que constitue celui des géographies des sexualités de langue anglaise de façon à y apporter leurs propres *insights* dans une perspective de production critique du savoir.

BIBLIOGRAPHIE

Géographies des sexualités

Articles en géographies du genre et des sexualités anglophones

ADLER Sy, BRENNER Johana, 1992, « Gender and space: lesbians and gay men in the city », *International journal of urban and regional research*, n° 16, p. 24-34.

BAIN Alison L., NASH Catherine J., 2006, « Undressing the researcher: feminism, embodiment and sexuality at a queer bath house », *Area*, vol. 38, n° 1, p. 99-106.

BELL David *et al.*, 1994, « All hyped up and no place to go », *Gender, place and culture*, n° 1, p. 31-47.

BELL David, BINNIE Jon, 2004, « Authenticating queer spaces: citizenship, urbanism and governance », *Urban studies*, vol. 41, n° 9, p. 1807-1820.

BINNIE Jon, 1997, « Coming out of geography », *Environment and planning D*, vol. 15, p. 223-38.

BINNIE Jon, VALENTINE Gill, 1999, « Geographies of sexuality: a review of progress », *Progress in human geography*, vol. 23, n° 2, p. 175-187.

BONDI Liz, 1992, « Gender symbols and urban landscapes », *Progress in human geography*, vol. 16, n° 2, p. 157-70.

BONDI Liz, 1993, « Gender and geography: crossing boundaries », *Progress in human geography*, vol. 17, n° 2, p. 241-46.

BONDI Liz, DOMOSH Mona, 1992, « Other figures in other places: on feminism, postmodernism and geography », *Environment and planning D*, vol. 10, n° 2, p. 199-213.

BOYD Jade, 2010, « Producing Vancouver's (hetero)normative nightscape », *Gender, place and culture*, vol. 17, n° 2, p. 169-189.

BROWNE Kath, 2007, « Lesbian geographies », *Social & cultural geography*, vol. 8, n° 1, p. 1-7.

BROWNE Kath, 2006, « Challenging queer geographies », *Antipode*, vol. 38, n° 5, p. 885-93.

DIAS Karen, BLECHA Jennifer, 2007, « Feminism and social theory in geography », *Professional geographer*, vol. 59, n° 1, p. 1-9.

DOAN Petra L., 2010, « The tyranny of gendered spaces: reflections from beyond the gender dichotomy », *Gender, place and culture*, vol. 17, n° 5, p. 635-654.

- DOMOSH Mona, 1998, « Geography and gender: home again? », *Progress in human geography*, vol. 22, n° 2, p. 276-282.
- DOMOSH Mona, 1999, « Sexing feminist geography », *Progress in human geography*, vol. 23, n° 3, p. 429-36.
- HINES Sally, 2010, « Queerly situated? Exploring negotiations of trans queer subjectivities at work and within community spaces in the UK », *Gender, place and culture*, vol. 17, n° 5, p. 573-577.
- HUBBARD Philip, 2008, « Here, there, everywhere: The ubiquitous geographies of heteronormativity », *Geography Compass*, vol. 2, n° 3, p. 640-658.
- HUBBARD Philip, 2001, « Sex zones: intimacy, citizenship and public space », *Sexualities*, vol. 4, n° 1, p. 51-71.
- HUBBARD Philip, 2000, « Desire/disgust: mapping the moral contours of heterosexuality », *Progress in human geography*, vol. 24, n° 2, p. 191-217.
- KIRBY Andrew, 1995, « Straight talk on the pomohomo question », *Gender, place and culture*, vol. 2, n° 1, p. 89-96.
- KNOPP Larry, 1992, « Sexuality and the spatiality of capitalism », *Environment and planning D*, vol. 10, n° 6, p. 651-669.
- KNOPP Larry, 1995, « Sexuality and urban pace: a framework for analysis », in David Bell and Gill Valentine, *Mapping desire: geographies of sexualities*, London, Routledge.
- KNOPP Lawrence, 1994, « If you're going to get all hyped up you'd better go somewher! », *Gender, place and culture*, vol. 2, n° 1, p. 149-146.
- LAURIA Mickey, KNOPP Larry, 1985, « Towards an analysis of the role of gay communities in the urban renaissance », *Urban geography*, vol. 6, n° 2, p. 243-61.
- LONGHURST Robyn, 1995, « The body and geography », *Gender, place and culture*, vol. 2 n° 1, p. 97-105.
- LONGHURST Robyn, 1997, « (Dis-embodied) geographies », *Progress in human geography*, vol. 21, n° 4, p. 486-501.
- MC DOWELL Linda, 1995, « Body work: heterosexual gender performances in city workplaces », in David Bell and Gill Valentine (eds.), *Mapping desire: geographies of sexualities*, London, Routledge.
- NAMASTE Ki, 1996, « Genderbashing: sexuality, gender, and the regulation of public space », *Environment and planning D*, vol. 14, p. 221-40.
- NASH Catherine J., 2010, « Trans geographies, embodiment and expérience », *Gender, place and culture*, vol. 17, n° 5, p. 579-595.
- NAST Heidi, 1998, « Unsexy geographies », *Gender, place and culture*, vol. 5, n° 2, p. 191-206.
- NAST Heidi, 2002, « Queer patriarchies, queer racisms, international », *Antipode*, vol. 34, n° 5, p. 874-909.
- OSWIN Natalie, 2008, « Critical geographies and the uses of sexuality: deconstructing queer space », *Progress in human geography*, vol. 32, n° 1, p. 89-103.
- PODMORE Julie, 2001, « Lesbians in the crowd: gender, sexuality and visibility along Montreal's boul. St- Laurent », *Gender, place and culture*, vol. 8, n° 4, p. 333-355.
- PROBYN Elspeth, 1995, « Lesbians in space: gender, sex and the structure of missing », *Gender, place and culture*, vol. 2, n° 1, p. 77-84.

PUAR Jasbir, 2002, « A transnational feminist critique of queer tourism », *Antipode*, vol. 34, n° 5, p. 935-946.

ROSE Gillian 1997, « Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in human geography*, vol. 21, n° 3, p. 305-20.

ROTHENBERGTamar, 1995, « And she told two friends: lesbian creating urban social space », in David Bell et Gill Valentine (eds.), *Mapping desire: geographies of sexualities*, London, Routledge.

VALENTINE Gill, 1989, « The geography of women's fear », *Area*, vol. 21, n° 4, p. 385-390.

VALENTINE Gill, 1993, « (Hetero)sexing space: lesbian perceptions and experiences of everyday spaces », *Environment and planning D*, vol. 11, p. 395-413.

WALKER Lisa, 1995, « More than just skin-deep: Fem(me)ininity and the subversion of identity », *Gender, place and culture*, vol. 2, n° 1, p. 71-76.

Ouvrages en géographies du genre et des sexualités anglophones

BELL David, VALENTINE Gill (eds.), *Mapping desire: geographies of sexualities*, London, Routledge.

BELL David, BINNIE Jon, 2000, *The sexual citizen: queer politics and beyond*, Cambridge, Polity Press.

BROWNE Kath, NASH Catherine J. (eds.), 2010, *Queer methods and methodologies. Intersecting queer theory and social science research*, Farnham UK/Burlington USA, Ashgate.

BROWNE Kath, LIM Jason, BROWN Gavin (eds.), 2007, *Geographies of sexualities. Theory, practices and politics*, London, Ashgate.

CASTELLS Manuel, 1983, *The city and the grassroots: a cross-cultural theory of urban social movements*, London, Edward Arnold.

JONHSTON Lynda, LONGHURST Robyn, 2010, *Space, Place and Sex. Geographies of sexualities*, Plymouth, Rowman & Littlefield.

MASSEY Doreen, 1984, *Spatial divisions of labour: social structure and the geography of production*, Basingstoke, MacMillan.

ROSE Gillian, 1993, *Feminism and geography: the limits of geographical knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Références françaises en géographies du genre et des sexualités

BARTHE Francine, HANCOCK Claire (dir.), 2005, *Le genre : constructions spatiales et culturelles*, numéro thématique de la revue *Géographie et cultures*, n° 54.

BLIDON Marianne, 2007, *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, thèse de doctorat en géographie sous la direction de Christian Grataloup, Université de Paris 7 – Denis Diderot, soutenue le 10 décembre 2007.

BLIDON Marianne, 2008, « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'espace géographique*, vol. 37, n° 2, p. 175-189.

CATTAN Nadine, CLERVAL Anne, 2011, « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », *Justice spatiale*, n° 3, <http://www.jssj.org>

CHIVALLON Christine, 2001, « Les géographies féministes : un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances situées », in Jean-François Staszak et al., *Géographies anglo-saxonnes, tendances contemporaines*, Paris, Belin.

CRETON Dominique (dir.), 2004, *Espace, genre et sociétés*, numéro thématique de la revue *Espace, population, société*, n° 1.

GRESILLON Boris, 2000, « Faces cachées de l'urbain ou éléments d'une nouvelle centralité. Les lieux de culture homosexuelle à Berlin », *L'espace géographique*, vol. 29, n° 4, p. 301-313.

HANCOCK Claire, 2004, « L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste », in C. Bard (dir.), *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Angers, PUA, p. 167-176.

JAU RAND Emmanuel, 2005, « Territoires de mauvais genre ? Les plages gays », *Géographie et cultures*, n° 54, p. 71-84.

LEROY Stéphane, 2005, « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de Géographie*, n° 646, p. 579-601.

LOUARGANT Sophie, 2002, « De la géographie féministe à la « *gender geography* » : une lecture francophone d'un concept anglophone », *Espace, populations et sociétés*, vol. 20, n° 3, p. 397-410.

REDOUTEY Emmanuel, 2002, « Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000 », *Urbanisme*, n° 325, p. 59-63.

Théorie et épistémologie en sciences sociales

BUTLER Judith, 2005 [1990], *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.

BUTLER Judith, 2006, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam.

DORLIN Elsa, 2008, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF.

ERIBON Didier, 1999, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.

FASSIN Éric et al. (dir.), 1998, Numéro thématique *Homosexualités*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 125.

FASSIN Éric, 2009, *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, Éditions EHESS.

FOUCAULT Michel, 1976, *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

HARAWAY Donna, 2009 [1991], « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », in Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, p. 323-353.

LEFEBVRE Henri, 1984, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

KOSOFSKY-SEDGWICK Ève, 2008 [1990], *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.

PUAR Jasbir, 2012 [2007], *Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*, Paris, Éditions Amsterdam.

RUBIN Gayle, 2010 [1984], « Penser le sexe. Pour une politique radicale de la politique de la sexualité », in Rubin Gayle, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, Rostom Mesli, p. 135-224.

RUBIN Gayle, 2010 [2002], « Étudier les subcultures sexuelles », in Rubin Gayle, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, Rostom Mesli, p. 381-444.

SCOTT Joan W., 1986, « Gender : a useful category of historical analysis », *American historical review*, vol. 91, n° 5, p. 1053-1075 (Traduction française : SCOTT Joan, 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, n° 37-38, p. 125-153).

WARNER Michael, 1993, *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory*, Minneapolis/London, University of Minesota Press.

NOTES

1. Ma recherche doctorale porte sur une analyse critique de l'hétéronormativité des espaces urbains au travers des perceptions et expériences des espaces du quotidien par les femmes. Il va de soi que mon thème de recherche a orienté non seulement la sélection des documents utilisés pour cette revue, mais également leur mise en récit.
2. Cette revue de littérature a été menée de façon exploratoire et non systématique sur un corpus d'articles publiés au sein de diverses revues anglophones de référence dans le champ de la géographie, principalement *Environment and planning*, *Progress in human geography*, et *Gender, place and culture*. Cette revue, qui se défend d'être d'exhaustive, s'est ensuite nourrie de lectures de textes théoriques à la fois francophones et anglophones. Les références mobilisées dans cet article se limiteront aux publications académiques de géographes ou publiées dans des revues ou ouvrages de géographie. La bibliographie citée représente une sélection parmi l'ensemble des documents consultés en vue de ce travail.
3. L'appui sur un corpus anglophone pose la question de la transposition des concepts clés mobilisés au sein de ces études. Pour des raisons pratiques, notamment de clarté et de lisibilité, j'ai choisi de conserver les concepts clés dans leur forme première dès lors qu'ils témoignent d'une inscription banalisée dans le langage académique et/ou usuel en France, et en dépit du fait que certains de ces concepts demeurent controversés. Ainsi, si les termes de *gay* ou de *gentrification* semblent d'usage admis, il n'en est pas de même pour celui de *queer*, à l'origine de nombreux débats tant au sein de l'académie que du milieu militant français.
4. Le terme de *gay* est souvent employé en anglais pour désigner de façon générique une personne homosexuelle, homme ou femme. Je choisis dans ce texte de me baser sur l'acception française du terme et distinguerai les gays, homosexuels hommes, des lesbiennes, homosexuelles femmes. J'utiliserai en outre le substantif *gay* et l'adjectif *gai*, à la façon dont Cynthia Kraus mobilise ces termes dans sa traduction de *Trouble dans le genre* (Butler, 2005, p. 23).
5. « [T]he spaces in the city which are used to marginalize sexual dissidents may be appropriated or 'reterritorialized' by these same dissidents to stake their claim for citizenship ».
6. « L'hétéronormativité désigne le système de normes sexuelles régulant l'hétérosexualité, à savoir un système s'appuyant de façon asymétrique sur une division binaire et concordante de sexe et de genre (homme masculin et femme féminine) et supposant une sexualité monogame, pénétrative et à visée reproductive » (Hubbard, 2001).
7. « New homonormativity » (Duggan, 2002, citée par Bell et Binnie, 2004).
8. « [I]n a bid to be unique, cities have in fact become more alike – but the risk no alternative, has not having those features means not being in the race ».
9. « ... physical and social spaces and places have been socially constructed to reflect and reinforce unequal gendered social relations ».
10. « heterosexuality is integral to normative versions of gender identity ».
11. « masculinist rationality is a form of knowledge which assumes a knower who believes he can separate himself from his body, emotions, values, past experience and so on ».
12. « ... men do not constitute the ungendered 'norm', with women as the gendered 'other' ».
13. « ... the heteronormativity of much feminist geographies and masculinism evident within geographies of sexualities ».
14. « gender outlaws ».
15. « The ability to appropriate and dominate places and hence influence the use of space by other groups is not only the product of gender; heterosexuality is also powerfully expressed in space ».
16. Ces facultés sont dénommées outre-Atlantique *Departments of Humanities*.
17. « have been produced as (ambiently) heterosexual, heterosexist and heteronormative ».

18. « As geographers we have indeed progressed a long way from marking 'dots on maps' in our understanding of the multiple and fluid ways that sexual 'communities' are imagined, negotiated and contested ».
19. « inclusion of sex into geographical inquiry ».
20. LGBT est l'acronyme couramment utilisé pour qualifier de façon générique un sujet se rapportant aux lesbiennes, Gays, Bisexuel.le.s et Transgenres.
21. « important to challenge the notion that homosexualities are always and everywhere 'alternative' as it is to challenge the perception of heterosexualities as always and everywhere 'dominant' ».
22. « ... operating beyond powers and controls that enforce normativity ».
23. Sur cet argument opposant deux types de modèles de société, voir notamment Gardey D. et Lôwy I., 2000, *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du masculin et du féminin*, Paris, Éditions des archives contemporaines, et aussi Fassin E., 1997, « L'épouvantail américain. Penser la discrimination française », *Vacarme*, n° 4-5.
24. En dépit de son nom, la *French theory* relève davantage d'une construction américaine que d'une conception française, selon Cynthia Kraus (Butler, 2005, p. 23). Elle peut se définir comme l'appropriation étatsunienne d'un corpus de travaux philosophiques et littéraires français des années 1960.

RÉSUMÉS

Les géographies des sexualités de langue anglaise mettent en avant un nouvel objet de recherche, à savoir la dimension spatiale de la sexualité. Elles s'intéressent également aux concepts, démarches et méthodologies déployés au sein de la discipline. Cet article se présente comme un état des lieux critique de ces géographies des sexualités, longtemps délaissées par la géographie française. Il vise à rendre compte des évolutions et de la progressive constitution de ce champ d'études. L'accent est mis sur la multiplicité des influences depuis le tournant culturel, comme autant de savoirs concomitants ayant contribué à la construction de ce champ. Je distinguerai trois moments : 1) la géographie de l'homosexualité, qui émerge dans les années 1980 et se développe autour du rapport à la ville des populations gaies nord-américaines, 2) les géographies de femmes, dont l'ancrage profondément féministe marquera de façon importante les apports épistémologiques, 3) la mouvance queer en géographie des sexualités, envisagée comme une orientation critique dans le champ. Cette présentation permettra d'interroger les liens possibles entre ces géographies et les travaux en cours au sein de la géographie française.

Geographies of sexualities highlight the spatial dimension of sexuality as a new object of study. They also focus on concepts, approaches and methodologies that are developed within the discipline. Up to recently, those works have been overlooked by French geography. This article presents itself as a critical review of the Anglo-American geographies of sexualities, whose aim is to enlighten the different phases and transformations it went through. The emphasis is on the multiple influences that had contributed, since the cultural turn, to the creation of this field of study. Three periods are identified: 1) geography of homosexuality, which enters the discipline in the 1980's and focuses on gay relationship to the city in North America; 2) geography of women, which was strongly influenced by feminist movements and which has greatly enriched epistemologies in geography; 3) queer orientation in geography, seen as a critical orientation

within the field. The goal of this paper is to question the possible links between these geographies of sexualities and the ongoing works produced in French geography.

INDEX

Keywords : geography of sexualities, space, gender, queer theory, feminism, critical geography

Mots-clés : géographie des sexualités, espace, genre, théorie queer, féminisme, géographie critique

AUTEUR

KARINE DUPLAN

Laboratoire CNRS Espace, Nature et Cultures (ENeC)

UFR de géographie, Université Paris-Sorbonne

karineduplan@yahoo.fr